

Compatibilité d'une biorégion avec des idées libertariennes

Lou-Anna Poullot

Après avoir travaillé comme serveur dans divers restaurants à Montréal, Jacques Gagné a fait le choix de revenir dans sa région d'origine avec une profonde envie de quitter l'industrie. Le rythme effréné et décalé de la restauration lui offrait un salaire convenable, mais ne lui permettait pas de profiter de sa fille dont il partage la garde. À son retour, il s'installe à Anse-Bleue, intègre un équipage et devient pêcheur de homard. Il commence également à travailler dans le domaine de la construction. Le faible coût de l'immobilier en Acadie lui permet d'acheter une maison et un terrain pour développer sa ferme.

Extraits de l'entrevue

« Le peuple est capable de se débrouiller »

Dans cette première partie de l'entretien, nous aborderons les opinions politiques de Jacques Gagné.

Jacques : Je suis très genre écolo, mais je suis loin d'être gauchiste, je suis zéro gauchiste. Je crois que c'est la pire erreur de l'humanité, ça permet toutes les atrocités du monde. La Chine, la Russie, tout ce qui est communiste. Aussitôt que tu donnes du pouvoir à un gouvernement, it's gonna turn to shit, il y a de la corruption, l'argent mène, et les fausses promesses vont être pour des maniaques qui veulent contrôler tout le monde. Ça ne fonctionne pas.

Lou-Anna : Alors, ce serait quoi ton idéal de société?

J : Il n'y a pas de formule parfaite, mais la base de tout, c'est la liberté. Il faut que le peuple soit libre. Mais avec la liberté viennent les responsabilités, c'est beaucoup demandé à une population qui a été habituée à dépendre d'un gouvernement. On a des gouvernements qui veulent contrôler la gang parce qu'ils ont des amis qui ont de l'argent et qui veulent que le système fonctionne pour eux. Les gouvernements ne sont pas bienveillants pour le peuple, ils sont bienveillants pour leurs amis les grosses poches.

[...] Donc, mon idéologie, c'est libertarien, je dirais. C'est chacun pour sa gueule. Parce qu'on peut être généreux en tant que personne, si quelqu'un est dans la misère, je l'aide. J'aime un gouvernement, je ne suis pas anarchiste, je veux une police, la justice, mais je veux que le gouvernement ne se mêle de rien d'autre, qu'il décrive, qu'il dégage. Il faut laisser le peuple faire.

Je suis libertarien, mais je suis d'accord avec le mouvement conservateur, avec une mentalité libertarienne. Le peuple est capable de se débrouiller, on a tous des cellulaires, on communique, la nourriture, on va à l'épicerie. [...] Je pense que la conception droite gauche est très incomprise, il y a des choses qui sont de gauche et les gens pensent que c'est de la droite. Ce que les gens appellent de l'extrême droite, c'est faux, c'est de l'extrême gauche. L'extrême droite, c'est l'anarchie, puis, avant l'anarchie, c'est le mouvement libertarien. *(En parlant rapidement, avec confiance)*

« Vivre en harmonie avec la nature, s'autosuffire le plus possible et dépendre le moins possible du monde externe »

Dans cette seconde partie, nous évoquons la place de l'autosuffisance dans la vie de Jacques Gagné.

L : C'était quoi l'idée derrière la construction d'une ferme?

J : L'idée, c'est l'autosuffisance et partir un petit business. En ville, je m'aperçois que le monde is going to shit, je n'ai aucune confiance, je pense qu'on va connaître des temps difficiles. Je voulais venir dans ce village où on est un peu oublié. (Le sourire aux lèvres)

L : Oublié de qui?

J : On est oublié de l'humanité ici, on est loin de tout, c'est le fun. Donc là, je veux faire une petite maison avec mon poêle à bois et mon puits, et puis, si je n'ai pas d'électricité, je m'en sors sans problème avec mon cellier à légumes. Je rêvais d'une vie comme ça et c'est ici qui me le permettait. Tout était possible, puisque ce n'était pas cher. J'ai acheté un terrain pour 20 000 \$. L'idée, c'était de venir ici et de me faire une vie en autosuffisance avec un sideline pour vendre des surplus et vivre de tout ça.

L : Ça te vient d'où cette idée de vivre en autosuffisance?

J : Ça ne fait pas si longtemps que l'humanité n'avait pas d'autre choix que de se débrouiller, il fallait que les gens bûchent leur bois, il fallait qu'ils cultivent la terre, il fallait qu'ils aient leurs animaux. Moi, j'ai grandi ici, j'ai vu ça en étant petit, j'allais aider mes grands-parents dans le jardin. Et puis, je voyais bien où l'humanité s'en allait. Il fallait revenir à la source parce que c'est un

système qui ne fonctionne pas. Ce qui m'a inspiré, c'est de vivre en harmonie avec la nature, d'être autosuffisant et de dépendre le moins possible du monde extérieur, du gouvernement, de la société, de toute cette folie-là.

L : Est-ce que tu as d'autres activités, comme la chasse ou la pêche, par exemple?

J : Ça, je commence, j'applique pour ma licence orignal, je vais m'équiper d'un slingshot. La forêt est pleine. Si tu veux manger de la viande dans la vie, le prix du bœuf est absurde. Si je chasse un orignal, je peux avoir toute ma viande dans mon congélateur. Je pêche aussi l'éperlan en hiver, avec un harpon, et tu les piques. J'ai de l'éperlan pour moi pour toute l'année et puis j'en vends aux locaux.

[...] Moi, je vais en forêt et je sais tout ce qui est comestible. J'ai appris à cuisiner. J'ai appris la cueillette. Et puis, je suis très autodidacte, je ne vais pas attendre que le système me forme.

[...] Je pêche des coques, des palourdes, des bars rayés, des couteaux de mers, des huîtres, je mets mon masque, je vais chercher des homards, je sais quelles algues se mangent.

L : Tu me parlais de ta fille tout à l'heure. Qu'est-ce que tu penses de la transmission des savoirs que tu possèdes?

J : Je l'ai élevée. En Acadienne, tous ses étés, elle les a passés ici. Je l'ai emmenée faire la pêche, on va dans le bois, on bûche. Je lui ai inculqué ces valeurs-là, puis c'est le fun parce qu'elle les a prises. (Avec un sourire, fier).

L : Est-ce que, si demain, il n'y a plus d'épicerie, tu pourrais te nourrir de manière autonome?

J : Non, dans trois ans pour être réaliste. Il faut que je me fasse un cellier à légumes pour l'hiver. C'est le genre de pratique où il serait bon d'avoir un petit mouvement de gens qui pensent pareil, puis qui trouvent que c'est important et qui s'entraident. Puis là, on ferait des corvées avec la gang, ce serait le fun. C'est pour ça que j'aimerais créer une maison avec un gros îlot, un four à bois et cuisiner, faire des projets. J'aimerais bien avoir une petite gang avec qui on pourrait faire nos conserves.

« C'est ça la belle intégration : tu les fais participer, tu les inclus, tu partages les valeurs »

Dans cette troisième partie, nous nous sommes concentrés sur l'immigration et sa place dans la péninsule.

L : Qu'est-ce que tu penses de l'immigration comme solution pour contrebalancer l'exode rural dans la péninsule ?

J : L'immigration, c'est qu'il faut que ce soit bien fait. Parce que, quand ça ne l'est pas, c'est de la merde. Ce n'est pas pour rien que les gens deviennent racistes ou xénophobes, c'est parce que d'autres cultures viennent, puis ça ne marche pas. Le Canada, c'est catholique, et puis, même si c'est athée, au moins on a des valeurs. Mais c'est tellement mal géré, c'est tellement n'importe quoi. Les gens qui veulent venir ici, qui veulent cette vie-là, tout le monde est le bienvenu. N'importe quelle nationalité, je m'en fiche. Mais il faut qu'ils respectent nos valeurs. Le problème, c'est que, souvent ce n'est pas bien fait.

[...] Si Anse Bleue, ça devient toutes des musulmans, [...] ça veut prendre le contrôle et que nous autres, on change. On le sait, c'est ça leurs valeurs. Tu les entends parler en entrevue,

c'est ça qu'ils pensent. Ils le disent. Ils s'installent, ils font huit enfants, on ne reconnaît plus nos quartiers. Ils savent que, dans 50 ans, ils vont take over. Ce sont des maths simples.

Il faut des immigrants qui vont s'intégrer, qui vont apprendre la langue, respecter la culture. Il y a bien des endroits en Europe qui ne sont plus reconnaissables. Si tu pars d'une situation de merde, n'amène pas ta merde. Tu viens dans notre pays parce que, justement, on a des valeurs, des libertés. Leur condition de merde est tranquillement recréée chez nous. J'ai le droit de dire non, moi, je ne veux pas ça pour mon pays ? Être nationaliste, ça veut directement dire être xénophobe, être raciste, donc oui, il y a de l'immigration, mais il faut que ce soit bien fait. Il faut qu'il y ait des façons de pouvoir s'intégrer.

L : Ici, ça se passe comment l'immigration dans la péninsule ?

J : On en voit de plus en plus, ça se passe bien, puis c'est bon. Tu vas au Tim Horton, c'est rendu, tous des noirs. Depuis la COVID, le monde ne veut plus travailler. Le gouvernement a donné des chèques à tout le monde pour rester chez eux. Donc, le monde arrive d'autres pays dans des conditions terribles, ils arrivent ici, ils ont des emplois, ils peuvent faire une belle vie, puis ça sert aux industries, à l'économie. Oui, ça a du positif, là. Absolument.

Plus personne n'applique pour des jobs. Donc, on a besoin de monde. Sinon, tout va s'écrouler et ça va être pire. Mais ce n'est pas vrai que je vais commencer à voir les musulmans arriver partout, avec toutes leurs façons de faire. Parce que moi tout ce qui est limiter les gens, ça m'écœure. Je ne veux pas qu'un peuple qui arrive ici et qui take over.

L'immigration faite par le gouvernement, si c'est mal fait, c'est un problème. Mais l'immigration, c'est rendu que, s'il n'y en avait pas, je ne sais pas comment ils feraient pour avoir des employés.

L : Que penses-tu des jardins communs que développe Jeanne d'Arc Lavoie comme moyen pour permettre l'immigration?

J : Absolument, c'est ça la belle intégration : tu les fais participer, tu les inclus, tu partages les valeurs, puis c'est le bien et puis c'est l'amour. Ça, ça fait des bons citoyens.

« Les communautés devraient être plus serrées, il devrait y avoir plus d'entraide et il faudrait que le monde participe. Il y aurait place à le faire. »

Dans cette quatrième partie, nous avons abordé l'idée d'une société idéale, qui se rapproche de l'imaginaire biorégional.

L : Qu'est-ce que tu penses de l'idée de coopération de l'organisation du peuple?

J : Ça, c'est de la droite, c'est la liberté. Quand la liberté est une valeur, si tu aimes la communauté, que tu veux appeler ça communisme, qu'importe, t'as le droit de le faire, tu es libre. Dans la gauche, tu n'as pas le droit, c'est le gouvernement qui décide tout. Moi, je suis pour la communauté. Moi, ce que je ferais ici, on aurait un groupe qui s'entraide, on a des meetings, on se parle, on se donne des trucs, on fait des présentations PowerPoint, tout le monde va s'aider. Le monde pense que c'est du communisme, peu importe. À l'échelle communautaire, à petite échelle, tant que c'est un accord entre les gens et qu'on est libre de le faire. Ça, c'est de la droite. Je suis pour ça, je veux une société heureuse, je veux que tout le monde soit bien, c'est ça que je souhaite et je suis prêt à aider,

n'importe quand. Il y aura une petite association, tout le monde serait autonome le plus possible au cas où il arriverait de la merde. Parce qu'avec ma ferme, si tout le monde n'est pas autonome, qu'est-ce que tu penses qu'il va m'arriver? Ça va pogner les guns et venir chez nous. Si la société s'écroule comme ça s'est écroulé dans l'histoire des derniers cent ans à plusieurs endroits dans le monde. Puis, avant que ça s'écroule, ça se passait exactement comme ça se passe maintenant. Si le monde n'arrive plus à manger, ils vont venir chez nous.

Moi, j'aimerais mieux que le monde apprenne à se faire un jardin. On donne tout notre pouvoir au gouvernement et aux multinationales et à l'industrie de l'agroalimentaire et puis ce sont eux qui contrôlent comment on mange, comment on se nourrit et comment on s'approvisionne. C'est dangereux comme situation et ça ne devrait pas, car se nourrir c'est la base de la vie. Il faut que chaque personne ait le contrôle dessus.

Et puis, certaines personnes vont avoir plus de temps, elles vont avoir des surplus et ceux qui n'ont pas le temps et qui travaillent peuvent échanger. Le vrai capitalisme à petite échelle, celui qui permet d'être libre, ce n'est pas le capitalisme corrompu. J'aimerais voir que les gens réalisent qu'il faut qu'ils s'impliquent directement. Il faut qu'il y ait des systèmes et il faut que les gens sachent.

[...] Je sais que je pourrais partir de ce mouvement-là, partir des réunions au centre communautaire d'Anse-Bleue. Puis tout le monde échangerait leurs trucs, de l'aide. Si cette personne a besoin de faire un jardin. Puis une autre journée, on en fait un autre. Avec 8, 10 ou 12 personnes, ça va se faire en trois heures. On peut se dire, samedi, on fait le jardin de tout le monde, qui est ce qui est disponible avant midi ou après midi, moi, j'aimerais

ça. Les communautés devraient être plus serrées, il devrait y avoir plus d'entraide et il faudrait que le monde participe. Il y aurait place à le faire.

L : Comment les décisions seraient prises dans un système parallèle ?

J : Les décisions, c'est de l'entraide, il n'y a personne qui décide pour quelqu'un d'autre. Tu détermènes quel est l'objectif du groupe, puis ceux qui veulent en faire partie en font partie. Si c'est une bonne idée, elle va fonctionner et si c'est une mauvaise idée, il va y avoir une meilleure idée qui va mieux fonctionner et la première idée va s'écarter. C'est ça quand les gens sont libres. C'est que ce sont les bonnes idées qui fournissent une solution. Aussitôt que le gouvernement s'en mêle, il n'y a plus rien à faire. Il faut laisser les choses se faire naturellement. Les gens vont aller librement vers la meilleure idée.

L : Et les personnes les plus vulnérables, les infirmes ou les personnes qui ne peuvent pas travailler leur terre, par exemple, tu crois qu'il pourrait y avoir une coopération possible ou on fait du « chacun pour soi » ?

J : Le pourcentage de gens invalides n'est pas gros. C'est sûr qu'avec tout ce que les gens font, on peut arriver à être productifs, efficaces, et à avoir des surplus à partager. C'est de la bonne volonté, c'est avoir des valeurs d'entraide, de partage, mais l'humanité a ces valeurs-là. On n'a pas besoin d'un gouvernement qui vienne nous forcer, les gens sont bienveillants, les gens veulent le bien en général. Tu peux faire comme : « Lui, il est handicapé. Est-ce que vous seriez d'accord qu'un petit pourcentage aille à cette personne-là ? » Il y a des organisations, de la charité partout, il y a du bénévolat, le bien se fait, le partage se fait naturellement entre nous parce qu'on a des

valeurs. Je ne vois pas pourquoi ça n'existerait pas au travers un système semblable, alors que ça existe déjà un peu partout.

« C'est très riche l'Acadie ! »

Dans cette ultime partie, nous avons esquissé la faisabilité d'une biorégion dans la péninsule acadienne.

L : Elle va jusqu'où la communauté ici ?

J : C'est Anse-Bleue, Maissonnette, on est comme un. On est très reliés, il y a toute la famille. Et puis le Village-des-Poirier. Aussitôt que tu passes Grande-Anse, c'est comme une mini péninsule. Mais c'est sûr qu'on est reliés aux gens de Grande-Anse aussi, on a des amis et de la famille, mais c'est vraiment plus proche ici.

L : Est-ce que nous sommes dans un endroit où on peut potentiellement développer une autonomie alimentaire et politique ?

J : C'est très riche l'Acadie, on a les terres pour cultiver, il y a la forêt, il y a le bois, il y a la chasse et la pêche. Le problème, c'est qu'il y a des grandes industries. Le homard, ce n'est pas pour nourrir les Acadiens, c'est pour faire de l'argent. Ce qu'on met dans les trappes à homard, ça, ça pourrait nourrir toute l'Acadie. Le maquereau est une bien meilleure source de nutrition pour l'humain que le homard. C'est incroyable la quantité de maquereaux qu'on utilise pour nourrir le homard, pour faire de l'argent. Ce qui est grave, c'est qu'il y a de moins en moins de hareng, de maquereau, de morue.

Donc, c'est un gros défi, on n'a pas le choix de faire une réalité parallèle, on n'a pas le choix de faire abstraction de ce qu'il y a et de créer ce qu'on veut. Le système peut exister. Mais ce

qu'il y a, c'est que les riches ont de l'influence au travers du lobbyisme, au travers d'un système politique corrompu qui ne nous sert pas. Et on dit que ça, c'est le capitalisme. Mais non : ce n'est pas le capitalisme. C'est du fascisme corporatif tabarnac! (*Un tantinet en colère*)

L : Pour qui tu produis ? À quelle échelle ?

J : Juste Anse-Bleue et Maisonnnette, à Grande-Anse, il y a Robert. Il y a trois cents personnes ici et quatre cents, cinq cents à Maisonnnette, c'est assez ! Je ne peux pas tout fournir. Et puis, le propriétaire de l'épicerie est super. Il m'achète tout et il me paye cash. Je lui amène mes affaires, je lui fais confiance, je ne pèse même pas. Ils font tout et ils me font un super bon prix. C'est merveilleux, mais ça, il ne faut pas le dire, c'est illégal. (*En chuchotant avec un sourire*)

L : Est-ce que tu pourrais être à l'initiative de ce mouvement que tu décris ?

J : Il faudrait qu'on fasse des organisations, puis qu'on mette de la pression politique et qu'on s'implique plus pour que les lois favorisent un mouvement d'autosuffisance alimentaire. Des pratiques en harmonie avec la nature. Tu ne peux pas t'en aller et changer le système, tu vas être attaqué de tous les bords. Il faut réaliser qu'on est beaucoup plus nombreux qu'eux et il faut qu'on fasse notre propre affaire plutôt que se battre contre leur système et utiliser leur système. J'aime mieux qu'on se crée un système parallèle entre nous autre et puis qu'on oublie leur système et qu'on s'arrange. Et puis à un moment donné, le vieux système va tomber parce que c'est le nouveau système qui est meilleur, qui répond à la population, qui va gagner. Ça vaut la peine d'essayer. Moi, je crois qu'il faut faire de même.

Cet entretien met en avant le potentiel biorégional de la Péninsule acadienne, au travers de ses richesses palpables, telles que la présence d'animaux et de végétaux qui permettent une autonomie alimentaire à l'échelle régionale ainsi que des richesses non palpables, telles que la présence de savoirs vernaculaires, d'organisations informelles et de réseaux d'entraide.

Autrement, cette entrevue permet de mettre en avant l'existence d'un imaginaire commun quant à l'avenir de la Péninsule.

Certaines idées véhiculées par Jacques Gagné semblent contraires aux valeurs d'une biorégion. Il exprime un certain égoïsme assumé qui pourrait se heurter à la place centrale de la coopération et du municipalisme dans la biorégion. Sa position ambiguë par rapport à l'immigration et l'ouverture sur d'autres cultures, pourraient également entraver les valeurs véhiculées, telles que la tolérance ainsi que les liens avec l'extérieur dans une potentielle biorégion.

Néanmoins, dans son discours, la liberté est centrale, elle se traduit par le besoin d'autonomie et une nécessité d'échapper à un système défaillant. Il se décrit comme un écologiste, un conservateur, un libertarien. En allant au-delà des mots, qui peuvent avoir une définition propre à chacun, nous avons constaté l'existence d'un terrain d'entente lors de diverses mises en situation. La divergence des idées libertariennes et biorégionales ne s'est pas tout à fait reflétée dans les dires de Jacques Gagné qui, malgré ses positions, propose la création d'une société parallèle au système traditionnel, qui nécessite une forte coopération, un certain municipalisme et des décisions prises en groupe.

